

LES LETTRES

HISTOIRES DE COLLÉGIENS

COMME le *Cahier gris* de M. Roger Martin du Gard, le *Silbermann* de M. Jacques de Lacretelle se range dans l'innombrable famille de romans sur l'adolescence ; et tout ce que nous écrivions naguère sur ce goût mystérieux, cet attrait singulier qui porte les jeunes littérateurs d'aujourd'hui à romancer les misères de l'âge ingrat, retrouverait ici sa place (1). Les deux œuvres — si différentes qu'elles soient par la technique et par l'intrigue — ont d'ailleurs une secrète ressemblance : elles sont nées sous le même signe esthétique ; des influences toutes pareilles les ont assistées et c'est grâce, dit-on, à la fidélité des partisans de M. Roger Martin du Gard, qui décidèrent de voter pour M. Jacques de Lacretelle, que l'auteur de *Silbermann* a obtenu le prix de la *Vie heureuse*. Nous sommes donc en présence d'une œuvre qui, par ses affinités, par ses tendances, par les sympathies qu'elle rassemble, est représentative d'une dévotion littéraire dont il importe de définir les usages. Parce qu'il a du talent, des dons d'analyste moral qui le mettent déjà hors de pair, — mais aussi parce que sa jeunesse le fait encore tout soumis aux influences qui le revendiquent —, je prendrai les livres de M. de Lacretelle pour des témoignages ; et leur caractère de confession nous autorise, au reste, à y chercher autre chose qu'une fiction romanesque.

(1) Voir la *Revue universelle*, 15 septembre 1922 : Le romantisme de l'adolescence.

M. de Lacretelle est-il, d'ailleurs, un romancier? Ni la *Vie inquiète de Jean Hermelin*, ni ce *Silbermann* qui, bien qu'il y paraisse, en est la suite, un développement épisodique, ne sont à proprement parler des romans : ici encore, nous sommes en présence du livre unique que chaque esprit sensible, délicat et attentif, peut faire avec soi-même, moyennant le souvenir choisi et réfléchi de ses propres situations. Dans cette impuissance à sortir de soi, l'influence d'André Gide se traduit visiblement, tant il est vrai que la morale et l'esthétique sont dans une intime dépendance; il n'est pas jusqu'au style qui ne la trahisse, ce style sans éclat, stérilisé, mûri dans une ombre propice et qui tend à devenir un poncif, tout comme cette condensation du récit, ce parti pris de schématisation et de brièveté où l'on cherche à donner l'illusion d'un art suprême... M. Jacques de Lacretelle s'est, avec une habileté inquiétante, assimilé cette manière puritaine et guindée qui compose aux écrivains de la *Nouvelle Revue française* une curieuse ressemblance, tout de même qu'il a pris à Marcel Proust cette façon de ne présenter les personnages qu'incidemment et par raccroc. Il n'ignore rien de tous ces truquages subtils; il en joue et en use avec une virtuosité qui, dès l'abord, déconcerte, jusqu'au moment où l'on découvre que sous l'apparente ordonnance de son récit se cache un défaut de composition, un manque de cohésion intérieure qui tient au plus vif de sa personnalité. Mais c'est, d'abord, n'en doutons point, par cette trop lucide utilisation des procédés littéraires de Gide et de Proust qu'une œuvre telle que *Silbermann* trouve aujourd'hui une immédiate audience : elle leur doit une sorte de perfection factice qui donne le change. Il est bien clair, par exemple, que M. de Lacretelle n'ignore rien de l'art de tourner les difficultés du roman. Au reste, il s'en accommode — et il le déclare avec une franchise précieuse où s'avèrent les tendances propres à tout un groupe de jeunes écrivains. « Ralenti par l'analyse psychologique ou contrarié par la vision impressionniste, dit-il, le roman français perdra en tout cas son ordonnance et sa composition. Tout en offrant, cela va de soi, une intrigue, une aventure, il sera beaucoup plus près des *Mémoires* de Saint-Simon, des *Lettres persanes*, d'un récit de voyage ou d'un traité de psychologie que de *Madame Bovary*. »

Alors que l'impressionnisme ainsi défini est dévolu à Jean Giraudoux, à Paul Morand, M. de Lacretelle se range parmi les analystes et les psychologues : sa sensibilité, le tour moral et intellectuel de ses investigations l'y disposent, et c'est de son développement, de ses expériences, de ses émotions, de ses rapports avec lui-même qu'il nous a jusqu'ici entretenus; les personnages, les événements qu'il

a montrés ne sont que le prétexte de révélations plus intimes. une manière incidente de mieux toucher ses points secrets, de les éclairer par les contrastes qu'ils décèlent. Les destinées que M. de Lacretelle prédit au roman français trouvent donc leur explication dans sa propre pente — qui n'est, au reste, que celle où l'entraînent les maîtres qu'il a élus et dont la domination sur la nouvelle littérature est incontestable. On assure même à son propos qu'il serait vain de vouloir tarir cette veine confidentielle, qu'elle est dans la nature des choses et que si tant de jeunes écrivains s'y adonnent, c'est « par nécessité d'époque et que, bon gré, mal gré, qu'ils le veulent ou non, ils sont les successeurs de Freud, de Gide et de Proust ».

Que M. André Gide veuille influencer, nous le savons, — qu'il ait mêlé à son poison toutes les substances qui l'activent, nous le savons aussi, et nous imaginons la joie méprisante qu'il trouve en lisant ces cahiers intimes, tous ces romans du « grand mystère collégien », où traîne un relent de vice, un je ne sais quoi d'équivoque, et qui chaque jour naissent sous son patronage. Mais M. Gide élude la responsabilité. « L'être intellectuel, dit-il, est heureux de dominer l'autre, mais tout à la fois il reste exaspéré par cet autre qui lui présente dans son action maladroitement comme une caricature de sa pensée. »

Quelle est donc la pensée de M. Gide — et que propose-t-il à tous ces subalternes, à ces « singes, à ces laquais qui agissent à la place de l'intellectuel, par amour, par dévotion pour la supériorité diabolique de l'esprit »? M. Gide l'a exposée dans les conférences qu'il fit naguère sur Dostoïevsky et où il se définit soi-même en cherchant dans l'auteur des *Possédés* ce qui « convenait à son miel » ; elle tient toute dans ce principe qu'il illustra de maints exemples : « *Il n'y a pas d'œuvre d'art sans participation du démon.* » Trois chevilles, dit-il, tendent le métier où se tisse toute œuvre d'art et ce sont les trois concupiscences dont parlait l'apôtre : la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie. » Et M. Gide de conclure avec William Blake qu'il citait avec délices : « C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature.... Oui, vraiment, toute œuvre d'art est un lieu de contact ou, si vous préférez, est un anneau du mariage du Ciel et de l'Enfer. » Mais allant plus loin encore, il montra que ce que nous appelons la dépravation, l'anormal sont la marque des âmes extraordinaires, de celles par qui s'accomplissent les grandes transmutations de valeur. « A l'origine de chaque réforme morale, si nous cherchons bien, dit-il, nous trouverons toujours un petit mystère physiologique,

une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie. »

Voilà pour l'enseignement : voici pour l'influence. Ouvrez la *Vie inquiète de Jean Hermelin*, de ce garçon de dix-huit ans qui, par une investigation patiente et profonde dans son passé, veut parvenir à la connaissance exacte de soi-même ; et vous y trouverez cet aveu : « Les livres que je préférais étaient ceux qui, par les sentiments qui les analysaient, m'ouvraient comme une échappée sur moi-même... D'autres ouvrages m'attiraient, je l'avoue à ma confusion. C'étaient les romans plus modernes qui traitaient de passions irrégulières... Il y avait dans cette littérature un élément inconnu, étrange, autour duquel je me plaisais à rôder. C'était comme des contes de fées, dont le surnaturel, même si l'on n'y ajoute foi, émerveille et effraie... » Et tout le premier livre de M. Jacques de Lacretelle déroulait avec une affreuse lucidité, mêlée de vanité perverse, les étranges délires imaginatifs d'un adolescent qui n'est point pareil aux autres, qu'une pudeur malade jette dans des émois pleins d'incertitude et de sournoiserie, et de qui l'obsession vertueuse confine aux plus malsaines aberrations. Parmi ses camarades, Jean Hermelin est obsédé de scrupules obscurs et par ce qu'il appelle « la chimère constante du mal » ; et devant sa propre mère, il songe : « Si elle avait compris le caractère farouche et tourmenté de mes vertus, si elle avait pu soupçonner ce qui était tapi là derrière, quel effroi l'eût saisie ! Et si l'on m'avait suivi pas à pas dans mes actes, ce n'est pas de l'indifférence que j'eusse lu dans les yeux du monde, mais une réprobation pire qu'à l'égard d'aucune débauche. »

Voilà le domaine qu'on sait gré aux romanciers de l'adolescence d'avoir découvert et d'avoir exploré, la « méthode féconde » qu'on exalte et qu'on loue, celle où l'on voit la marque d'une « époque savante, analyste, qui remonte aux sources, qui ne saurait plus se contenter de ce que les siècles classiques appelaient la « peinture des passions, et qui veut scruter le « mystère des origines sentimentales » ; et pour autorités, disions-nous, l'on invoque Freud, Gide et Proust, la psychanalyse, l'immoralisme et l'anomalie littéraire : la science du psychiatre se conjugue ici avec l'esthétisme pour jeter son manteau sur le fond le plus trouble.

Le mal s'étend, le mal gagne et les prestiges de l'art et du talent lui donnent un caractère insidieux qu'il faut bien dénoncer. Partout, dans ces histoires de collégiens, dans ces autobiographies d'adolescents, nous nous heurtons à quelque endroit malsain. La chose semble, au reste, aller de soi et faire partie de la donnée psychologique qu'on aborde ; si elle n'est pas avouée, si elle suscite de farouches rébellions, c'est néanmoins de cela qu'il s'agit : les parents et les

éducateurs qu'on rencontre dans ces récits n'ont d'ailleurs pas d'autre soupçon et l'explication qu'ils trouvent aux amitiés, aux enthousiasmes, à cette générosité imaginative qui marque l'adolescence, s'égarer tout de suite vers ces dégradantes conjectures. M. Roger Martin du Gard a écrit sur cette donnée les deux premiers volumes des *Thibault* ; M. Jacques de Lacretelle y trouve encore le prétexte d'une scène décisive de *Silbermann*. Il y a là une mode, et comme une obsession morose.

Car l'impression pénible et cette sorte d'ennui que nous laissent ces mornes confidences vient bien moins des misères qu'elles décrivent que de l'absence de force, de hardiesse, de virilité qu'on apporte à les explorer. En dépit du freudisme, de la psychologie russe, de toute la littérature qu'on mêle à leurs velléités malsaines, ce ne sont, au fond, que jeux de petits bourgeois complaisants à eux-mêmes et qui se brûlent le bout des doigts en se regardant faire. Voilà ce qui cause notre malaise. Un Dostoïevsky, par exemple, nous entraîne dans les pires ténèbres de notre nature déchue et jette d'affreuses lueurs sur les perversités humaines ; mais cette vision terrible d'un monde de péché détermine dans l'âme des réactions d'une force singulière. Rien de semblable, quoi qu'on prétende, dans la délectation solitaire et orgueilleuse de ces collégiens blessés dont les sincérités toujours pareilles n'enregistrent que des actes manqués, des désaccords, des déceptions, des mécomptes, — tout un dégoût précoce devant le réel, bref un romantisme pitoyable et de mauvais aloi.

Ce romantisme, il est au fond des deux ouvrages que M. Jacques de Lacretelle nous a donnés jusqu'ici, et *Silbermann* ne diffère qu'en apparence de la *Vie inquiète de Jean Hermelin* ; car le véritable héros du livre, ce n'est pas le jeune juif précoce, ambitieux et dominateur qui lui donne son nom, c'est l'adolescent qui raconte l'histoire et n'y cherche qu'un prétexte à se raconter lui-même. Tous les faits extérieurs, tous les personnages ne sont là que pour lui fournir l'occasion de traduire et de faire jouer ses sentiments : c'est dans cette âme ardente et repliée qu'est l'axe du roman : tout est disposé pour propager ses vibrations secrètes. Bien que plus objectif, plus chargé d'événements et d'observation, *Silbermann* est donc une autobiographie. Après l'inquiétude des sens chez un adolescent, c'est l'inquiétude intellectuelle, la découverte des émotions du cerveau, le premier contact avec des familles d'esprit, de race et d'éducation différentes, que M. de Lacretelle analyse dans cette nouvelle histoire de collégiens, où protestants, juifs et catholiques sont aux prises. Mais le rythme intérieur des deux récits est identique : ils sont pareillement

traversés par un amer sentiment d'incertitude et d'abandon devant la vie ; l'un et l'autre s'achèvent, sur la connaissance que les actes humains sont mal fondés, que les êtres ne peuvent se comprendre, — bref sur un sentiment d'inaptitude, de mépris et de flétrissure, sur le reniement de ce qui a paru le plus noble et le plus digne d'être aimé.

La première découverte de ces adolescents trop sensibles, c'est que leur confiance filiale n'est rien qu'une duperie, car ils ne cessent d'épier leurs parents avec une sorte de regard maladif. Comme Jean Hermelin était envahi par un doute chagrin en voyant son père injuste et sa mère encline à mentir, l'ami de Silbermann par exemple se demande en découvrant l'imperfection des siens : « N'aurais-je donc vu d'eux jusqu'à ce jour que des dehors trompeurs ? » et cette blessure irréparable, voilà le véritable sujet du récit de M. de Lacretelle. Le drame qu'il a imaginé, les épisodes qui le composent ne sont là que pour permettre à son héros de se dresser avec une sourde violence contre ceux qui ont abusé de sa crédulité d'enfant. De cette amitié pour un camarade malheureux où il a mis une sorte de mysticisme passionné, une sollicitude constante de l'esprit, et dont il a fait sa mission, que reste-t-il en effet à ce pauvre garçon ? Rien que des déceptions, de l'ingratitude et des ruines. Par son esprit critique, enclin à contredire, par ses rabaissements successifs, le jeune juif lui a démontré l'imperfection de tout ce qu'il aimait ; bien plus, les événements où il l'engage lui font découvrir l'indignité de son père, la faiblesse de sa mère : toutes ses notions, toutes ses tendresses sont bouleversées. Et il conclut son récit en pleurant sur lui-même, sur la misère qui lui révèle qu'il n'est point d'âme, toute vertueuse et toute tendue vers la sainteté qu'elle soit, qui puisse s'élever hors de l'imperfection humaine, et que l'application d'une haute morale est impossible à aucun d'entre nous ; au reste, il s'y résigne en reniant son passé avec une facilité qui le confond lui-même. Ainsi l'abus de la sensibilité s'achève dans un cynisme plein de dépit.

Il y a sans doute bien d'autres choses encore dans ce *Silbermann* — et certains dons de sensibilité, d'intuition, d'analyse, d'observation morale, que toutes ces complexités artificieuses ne parviennent pas à gâter ; mais il est bien visible que c'est à celles-ci que son auteur tient le plus. Trop de mauvais génies rôdent autour de ce talent précoce. Saura-t-il les chasser, ne pas céder à leur louange, discerner le meilleur de lui-même ? Trouvera-t-il son équilibre, ne se satisfera-t-il point d'une perfection de style trop vite atteinte et qui inquiète ? Nous attendons le confident des collégiens à son premier livre d'homme.

HENRI MASSIS.